

Ici les pigeons en disent plus que moi

Stéphanie Guité, *Impressions*, p. 52

RÉDACTION

Charlotte Moffet, *rédactrice en chef*
Mégane Leblanc, *secrétaire de rédaction*

ÉDITION ET RÉVISION

Évelyne Ménard, *éditrice*
Karolann St-Amand, *éditrice*
Sarah-Jeanne Beauchamp-Houde, *révisseur*

COMITÉ DE LECTURE

Hélène Laforest, Mégane Leblanc, Joëlle Marcotte, Christine Mont-Briant, Sepehr Rasavi

AUTEUR EN RÉSIDENCE

Simon Harvey

COLLABORATION À CE NUMÉRO

Lauren Delort, David Fiore Laroche, Charlotte Gagné-Dumais, Louise-Josée Gauthier, Stéphanie Guité, Mathieu Harnois-Blouin, Carl-Keven Korb, Sophie Mathieu, Évelyne Ménard, Laurence Mongeau, Audrey Pinard, Marion Tétreault-de Bellefeuille, Cédric Trahan

DIFFUSION ET ORGANISATION DES ÉVÈNEMENTS

Stéphanie Guité, *co-responsable*
Marius Visser, *co-responsable*

RÉDACTION WEB

Rachel LaRoche, *rédactrice web*
Eugénie Matthey-Jonais, *rédactrice web*

INFOGRAPHIE

Sophie Marcotte, *mise en page*
Alexis Penaud, *responsable du visuel*

COUVERTURE

Béatrice Dubreuil

ILLUSTRATIONS

Claire Lamarre-Niemi
« Une grâce »
Collage, 2019

IMPRESSION

Mardigrabe inc.

Le Pied est la revue littéraire des étudiant·e·s en littératures de langue française de l'Université de Montréal (AELLFUM),
3150 avenue Jean-Brillant, local C-8019
Montréal (Québec), H3T1N8

ISSN 2561-3464 (Imprimé)

ISSN 2561-3472 (En ligne)

PROTOCOLE DE RÉDACTION

Les textes en prose (création ou essai) soumis doivent être d'au plus 2000 mots; les textes en vers, les textes théâtraux et les bandes dessinées ne doivent pas excéder cinq pages. Les textes doivent être soumis en format .doc, .odt ou .md par courriel à l'adresse redaction.lepied@littfra.com avec « soumission de texte » comme objet du message. Le nombre de mots et le nom de l'auteur·e doivent être indiqués dans le courriel. Tous les textes seront sujets à une révision littéraire à laquelle l'auteur·e participera. L'auteur·e doit donc être disponible pour une rencontre dans les semaines qui suivent la date de tombée. La date de tombée pour le numéro d'hiver est le 25 octobre 2019.

Creative Commons BY-NC

redaction.lepied@littfra.com

www.lepied.littfra.com

[@RevueLePied](https://www.instagram.com/RevueLePied)

Dépôt Légal, 3^e trimestre 2019

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

SOMMAIRE

Numéro 25, Automne 2019

Le Pied

[Revue littéraire]

- 5** **Au lecteur : la page de garde**
- 8** **LÉVRIER**
Simon Harvey, auteur en résidence
- 14** **il me manque des bouts**
Laurence Mongeau
- 20** **Des Kellogg's dans son placard de cuisine**
Lauren Delort
- 26** **ça pourrait être pire**
Louise-Josée Gauthier
- 29** **Fée de rien**
Audrey Pinard
- 38** **RÈGLEMENTS DE COMPTE**
Cédric Trahan
- 44** **sténo.**
Mathieu Harnois-Blouin
- 50** **Impressions**
Stéphanie Guité
- 56** **On a pas baisé**
Marion Tétreault-de Bellefeuille
- 60** **let's break out of this town**
Sophie Mathieu
- 64** **Fragments du divan rouge**
Carl-Keven Korb
- 72** **râpeux**
David Fiore Laroche
- 78** **side-poèmes**
Charlotte Gagné-Dumais
- 92** **la liste de mes jupes**
Évelyne Ménard



Au lecteur : la page de garde

Je me perds d'ordinaire dans la photographie de l'enfant. Ses yeux sans l'angoisse, les espaces lisses de son visage où l'ennui creusera des sillons. Mes doigts sur le papier, j'ai peur. Faire glisser l'encre, effacer un souvenir doux mais rare, avec la sueur des années à venir.

Sur les lignes de la main, nous pouvons lire la souillure accumulée des voyages.

*

Au commencement, le charme des fenêtres et de la migration. Je connais la sensation du vent dans mes cheveux lors des trajets en voiture, puis celle de la poussière entre ma peau et la vitre. Nos dessins diaphanes malgré l'interdiction.

Seul le désir d'un ailleurs persiste, car la maison ne s'incarne plus dans les poutres. Je n'habite que ton corps et nos valises ouvertes, derniers litiges d'une constance fictive. Nous connaissons bien ces histoires, de familles et de manques.

*

Le jeu continue, dans une chambre ou une autre. Nous fabriquons de faux papiers, écrivons des récits parallèles. Nous les prenons à la lettre.

La femme garde ses secrets dans sa bouche. L'homme, transparent, trouble les dernières naissances. Entre les deux, une horloge. Des couteaux tirés à contrecœur.

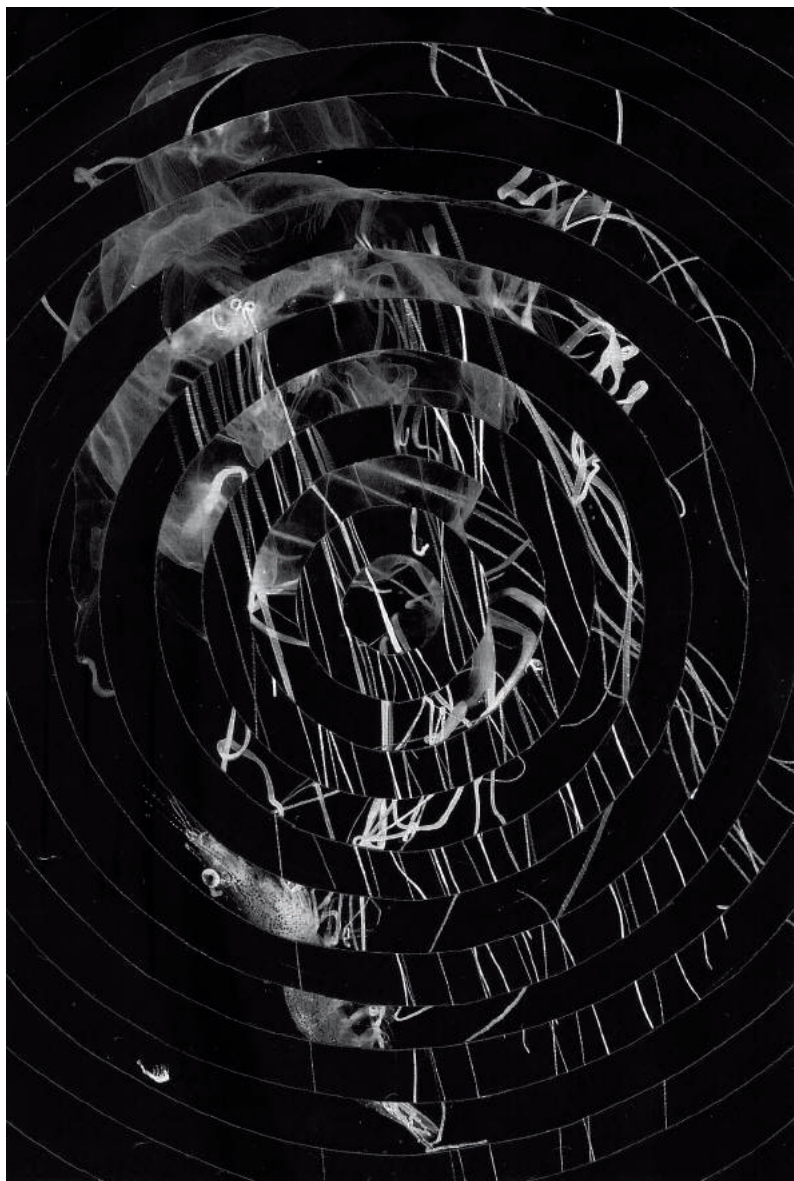
En temps de guerre, les dents de lait se taisent, laissent leur place au cri des anges. Ce que j'en garde : le goût de la rhubarbe, la silhouette de la corneille, l'éclair qui entaille l'horizon.

*

Sur plusieurs pages du journal, le plomb sera gommé avant le passage de l'opossum, sa ronde de nuit. Nous n'osons plus parler de la mort.

Un rouge vif sur les joues, chaleur ou picotement, beaucoup de mouchoirs et quelques taches. La pénitence arrive comme un cheveu sur la langue.

Il reste encore la cendre collée au cerne sur la table, et le sable dans nos souliers.



« À tous mes amants », 24 cm x 16 cm, collage, 2019

LÉVRIER

SIMON HARVEY, *auteur en résidence*

*« à l'annonce d'une tempête
je suis devenu lévrier
nous avançons contre marée
elle ramène nos faiblesses »*

épisode 1

j'aurais aimé coller ma langue sur ton cou mais
le départ est cette nuit
une promesse
plus forte que rester

dehors
ni pigeon
ni signaux de fumée
pas la moindre trace

es-tu seulement vivante

ou juste coincée dans un coffre de voiture
comateuse entre les orties
en hémorragie
les genoux écorchés par l'asphalte
trainée au milieu des vignes
crucifiée comme un appel à travers les ronces
d'une prophétie lointaine

tu ne reviendras pas
la vie est méchante
ce soir restera sale
comme tous les autres

épisode 2

avec la peur dans les foins
ce rêve aux lèvres en guise de sarbacane
nous marchons à pas sauvages
traversons des friches cyclopéennes
d'hypothétiques traces
les océans demandent réparation

Fitchbay devenu lit de feuilles
pour y élever toutes sortes de canards

quand nos messagers auront les pattes assez longues
ils voleront pour te dire
qu'avant de décamper
nous étions ici
voués à ton culte

en chemin
nous dessinons de jolis petits pentagrammes en guise
de marque
à même l'écorce du dédale

épisode 3

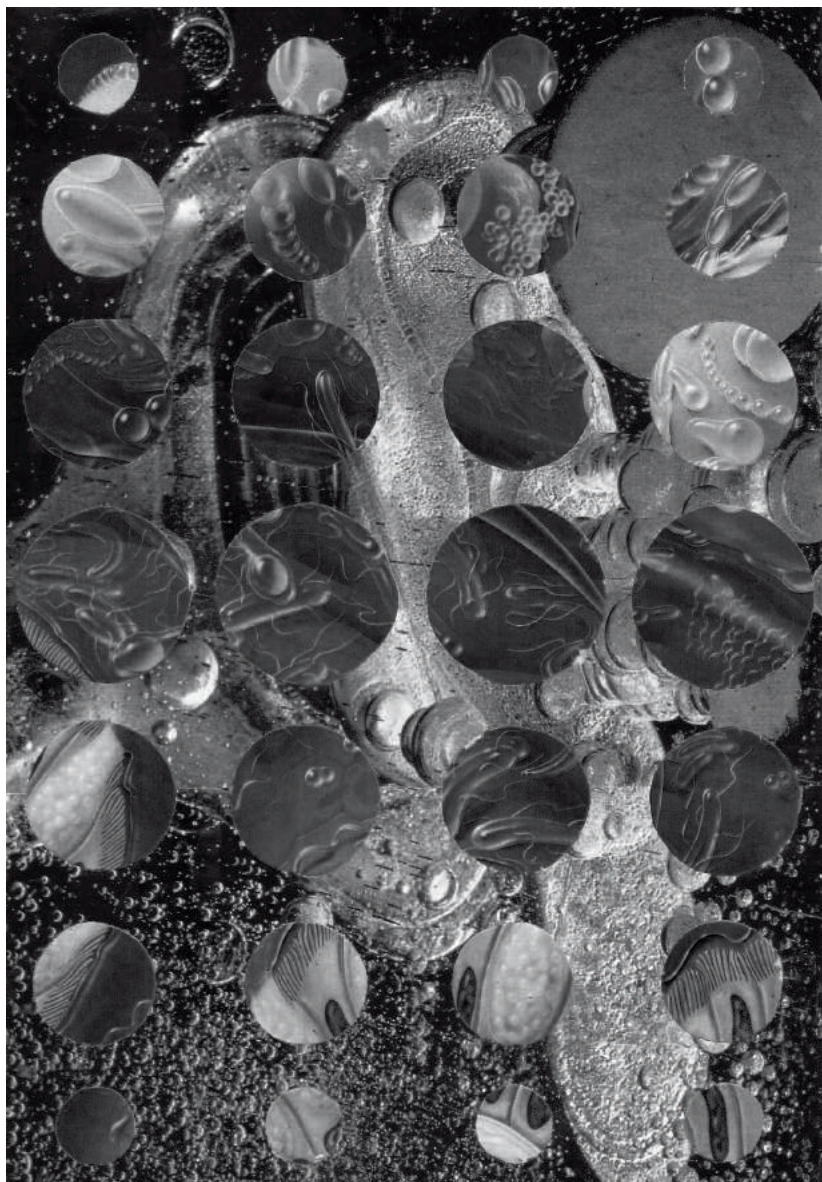
percevoir une nouvelle saveur
celle de l'inanition
relevée du dessein

nous ne croquerons pas nos chairs canidées
à moins que l'un ne meure avant l'autre
de toute façon l'anthropophagie
ne répondrait pas au sentiment orthodoxe

épisode 4

au bord de mer
un lieu nous appartient désormais
dans cette communauté de pêcheurs
ta sculpture de granite trône au centre du village
couronne d'algue
plumes d'oiseaux
trident de bois

tu survivras au temps
nous veillerons
ici
à polir tes contours
et raconter ton histoire
l'épopée de cette fin du monde



« Je vous remercie », 25.5 cm x 17.5 cm, collage, 2019

il me manque des bouts

LAURENCE MONGEAU

tes dents me déshabillent
de leur danse acrylique
jouent sur les courbes
les trous dans ma peau

tu accroches une toile vide
avec un clou
derrière ma tête

ton bruit se pose
doucement
froisse mes reflets
les portes entrouvertes

tes lèvres en vautours
sur mes épaules

tu joues du violon
avec mes cordes vocales

on assemble tes sons
la mosaïque
de nos nuages

tes pinceaux dans ma gorge
me fondent les poumons

tu continues
de me composer un portrait
qui me gruge le visage les artères
et tout ce qui vient avec

lentement
je perds les couleurs

c'est peut-être le bleu ou
le bout de tes ongles
qui arrache
forme nos corps

il me manque des bouts
un peu partout un bras
une fenêtre
quelque chose qui déborderait
de tes miroirs monochromes

tu coules de ces immeubles
où tout est un peu translucide
tu m'ouvres les côtes
pour y cacher tes tableaux

tes détours se déploient
me fissurent les os
mon intérieur dégouline
s'assèche
à la lueur des lampadaires

tu me laisses sur le trottoir
affamée



« À tous ceux oubliés », 22 cm x 17 cm, collage, 2019

Des Kellogg's dans son placard de cuisine

LAUREN DELORT

J'aimerais bien avoir la motivation de pratiquer le self-care et j'apprécierais ne plus avoir de trauma. J'aimerais bien dormir et avoir quelqu'un qui entoure ma taille pour m'empêcher de tourner en rond pendant la nuit. J'aimerais bien prendre soin des cernes sous mes yeux, de ma tête lourde et de mon cœur vide. J'aimerais bien rentrer chez moi, mais que « chez moi » soit chez Loïc ; il aurait mis sa playlist de musique ambiante en background sur son écran plasma dans son salon, notre salon, et il serait attablé sur la petite table à couper des patates douces pour notre repas de 19h30. J'aimerais bien qu'il me prenne par la taille pendant que je goûte son plat et qu'il me demande de couper un peu de persil le temps qu'il court acheter du paprika fumé au marché Jean-Talon. J'aimerais bien qu'il nous serve du vin dans ses verres Dollarama, nos verres Dollarama, avec l'étiquette 2.99\$ encore collée au socle, j'aimerais bien faire semblant d'apprécier le vin et j'aimerais même ne pas avoir à faire semblant. J'aimerais bien qu'il me regarde discrètement pendant que je coupe des tomates cerises en deux, puis que sa main caresse distraitemment mon dos. J'aimerais bien qu'il propose des mangues comme dessert, qu'elles glissent entre ses doigts et qu'une tranche tombe sur mon sein droit

pour qu'il puisse l'essayer et me donner le prétexte pour l'amener dans sa chambre, notre chambre. J'aimerais bien entendre les voisins rire le temps qu'on se déshabille et le documentaire sur la planète bleue jouer pendant qu'il cherche un condom. J'aimerais bien le confort de son corps contre le mien, enveloppés par nos deux souffles.

J'aimerais bien quelques mots d'amour, il le sentirait et il ne me rappellerait pas, mais on n'en est pas encore là, c'est encore mon rêve et on est dans notre bulle pour un soir. J'aimerais bien revivre dans cette bulle le temps d'une année ou deux, le temps de me requinquer, de guérir mes edges, de lisser mes angoisses et ma loneliness. J'aimerais bien son torse contre mon oreille et sa voix qui parle de je ne sais quoi, des morses qui mouraient dans le documentaire je crois. On entendait encore la voix du narrateur britannique et Loïc voulait me montrer ces morses qui tombaient des falaises car ils étaient trop fatigués pour se retenir après avoir parcouru plusieurs kilomètres pour trouver à manger. J'aimerais bien sentir son impatience et son corps se tendre lorsque les premiers sons de morses traverseraient la porte. J'aimerais bien son regard inquiet avant qu'il ne se torde la bouche pour me demander si ça me dérangerait qu'on retourne au salon regarder le documentaire. J'aimerais bien rire aux éclats, rire aux éclats une nouvelle fois pour lui dire « oui, oui, tout ce

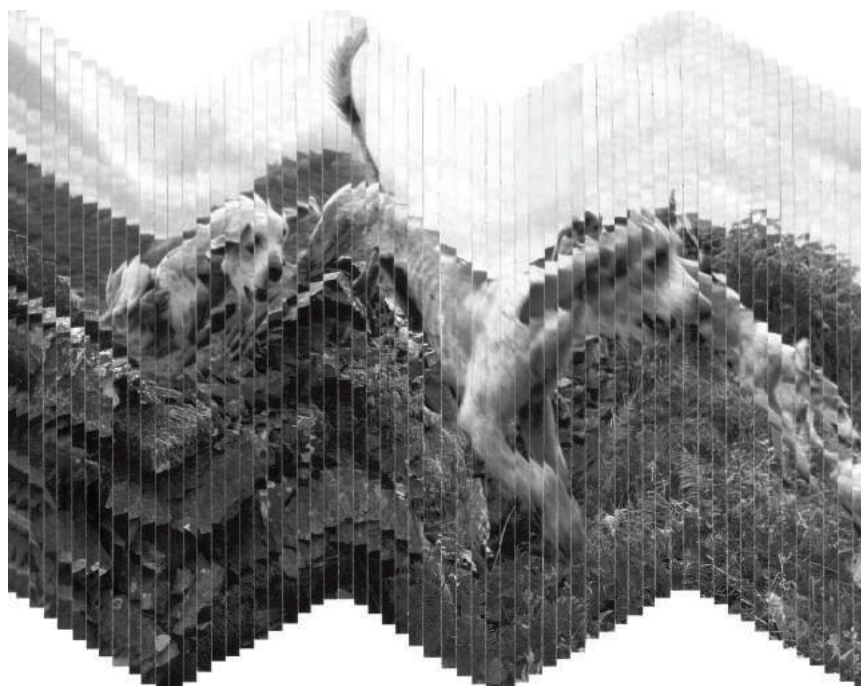
que tu veux, allons voir des morses mourir mon amour ». J'aimerais bien avoir « mon amour » au bout des lèvres, et pas ce nom encore inconnu qui me roule dans la bouche. J'aimerais bien un nom familier qui cogne contre mes dents quand mon corps se tend entre ses va-et-vient. J'aimerais bien qu'il me soulève de ses deux bras musclés et me porte jusque sur notre canapé, sentir son genou contre le mien et fermer doucement les yeux pendant qu'il regarde la suite de son show, que je me laisse tomber dans ses bras comme je ne l'ai pas fait depuis des mois, son genou bienveillant veillant sur moi, sa main négligemment sur la mienne, m'offrant nonchalamment tout le confort du monde, pendant que mon cœur explose.

J'aimerais bien ne plus être effrayée par ce genre d'intimité, ne pas lui dire que je dois partir avant le dernier métro, ne pas chercher mon soutien-gorge parmi les coussins ni mes chaussettes dans les plis de mon jeans. J'aimerais bien ne pas voir son visage déçu et surpris lorsqu'il me raccompagne jusqu'à sa porte d'entrée, notre porte d'entrée. J'aimerais bien ne pas m'accrocher à notre poignée pour enfiler mes chaussures, ne pas rire de nos visages fatigués dans le reflet du miroir, ne pas lui serrer la main gauche maladroitement avant de m'enfuir dans les escaliers. J'aimerais bien me reposer et ne plus claquer de porte

derrière mon dos, accepter le confort et la tendresse quand elle se présente. J'aimerais bien me désarmer le temps d'une nuit, d'une vie, d'un petit-déjeuner au lit. Il avait des Kellogg's dans son placard de cuisine et j'ai même pas pensé au goût qu'ils auraient pu avoir au lendemain d'une de ces soirées ordinaires auxquelles je ne goûterai plus jamais.

À la place, j'ai goûté aux rues sombres jusqu'à la station Rosemont et j'ai senti les regards libidineux des trois paumés dans le wagon dégouliner sur mes cheveux de travers et le mascara étalé sur mes joues. J'ai savouré l'ennui des quarante-six minutes d'attente au croisement de Lionel-Groulx et la fine pluie contre ma nuque en filant à la maison. J'ai tâtonné dans l'entrée froide et lugubre de mon appartement, si différente de son appartement, sans miroir ni rangées de chaussures ni posters « Stay Calm and Keep Drinking » accrochés aux murs fraîchement peints. J'ai palpé mes murs fissurés et je me suis plongée dans le bruit calme, mais constant de la tuyauterie de l'immeuble et des chasses d'eau qui passent dans mon plafond. J'ai inhalé le terreau frais dont l'odeur emplissait toute la maison parce que j'avais arrosé les plantes de la proprio avant de partir. J'ai écrasé le gravier de l'hiver dernier sous mes pieds parce que

j'avais ramené tout le sel de la rue avec mes bottes et j'ai effleuré les factures de crèmes glacées Ben & Jerry's empilées sur la table d'entrée. Puis au final, c'était pas si mal comme tableau, pas forcément beau, mais pas aussi pire qu'au premier jour, un petit rat-hole solitaire, dans lequel on survit. J'y survis. Même sans Loïc, même sans amour. Je survis.



« Je m'excuse », 24 cm x 30 cm, collage, 2019

ça pourrait être pire

LOUISE-JOSÉE GAUTHIER

ici en deux
je
languis sous un
néon
mon cerveau mode démineur

une explosion en slow motion

éclat de colère qui
démultiplie le verre
mon reflet rompu
jauge ce front couronné
de parcelles sanguinolentes

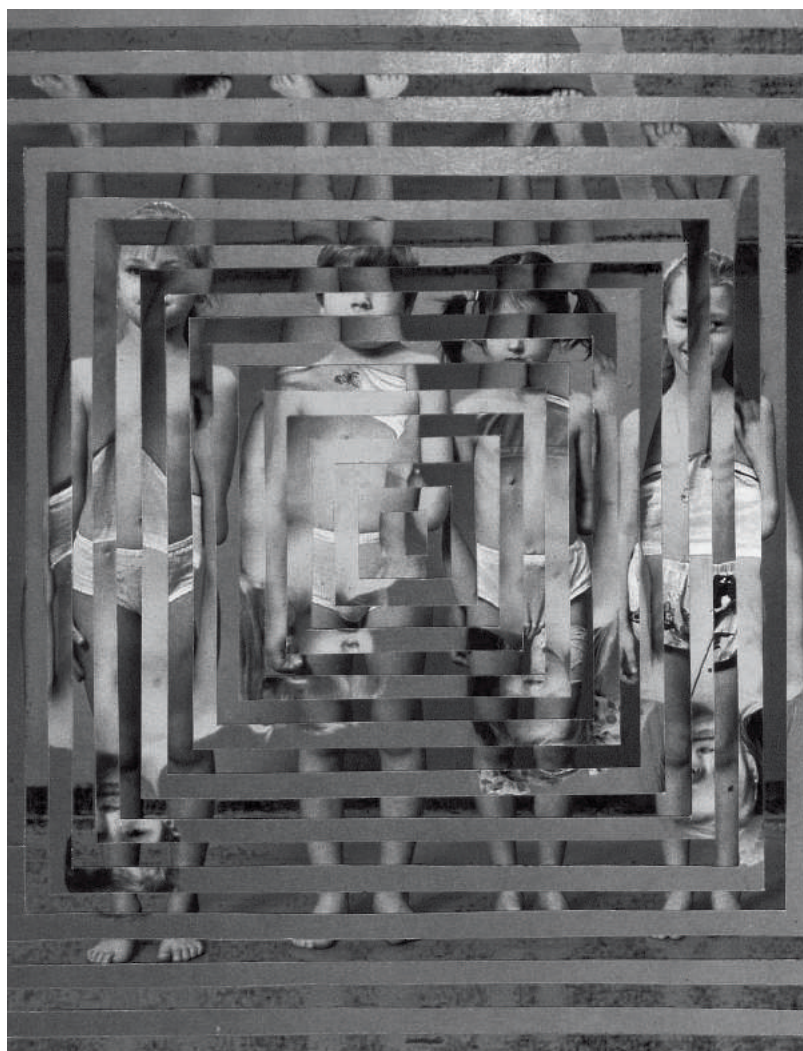
je

cris acousmatiques
déambulent dans ma tête
tout à reconquérir
meine Muttersprache
écartelée

mon père
me pleure

laisse-moi m'étendre sur l'asphalte
et mourir un peu
une question de milligrammes
avant

l'extase d'une chute



« À tous ceux disparus », 22 cm x 17 cm, collage , 2019

Fée de rien

AUDREY PINARD

Elle dit : aujourd'hui je serai la plus belle de toutes.

En fixant le blanc miroir de ses yeux vitreux, la petite essaie de se convaincre. La phrase roule en boucle sur ses lèvres. Miroir, miroir, c'est le grand jour, sa peau scintille enfin. C'est comme ça que les souhaits se réalisent : il faut dire les choses trois fois. Satisfaite, elle sourit, puis quitte l'appartement avec sa tête pleine et bouillante d'idées, haute comme un gratte-ciel.

Elle scande : qu'est-ce que je fais ici ?

Entre ses yeux noircis, l'odeur du café médiocre saignant et les clients mortifères, elle ne sait plus comment s'enfuir d'ici. La réponse se trouve peut-être sous les planchers mal vernis. Ce matin, la petite fouille dans la crasse de ses ongles coupés convenablement et sous la langue sale de ceux qui viennent se gaver ici jour après jour après jour. Rien. Elle reviendra demain, pour chercher encore un peu.

Elle s'engourdit : encore un autre, un dernier qui sera le premier.

Aphasie passagère pour contempler la lenteur des autres. Elle sait que tout ici se dit par calcul mental. Les gestes, les mots sont choisis pour attendrir les chairs oubliées. La proximité de sa peau avec une autre agit sur elle en magies noires. Elle a la bouche pâteuse, assoiffée. La tendresse ne devrait pas tomber du ciel en déluge, on ne devrait pas pouvoir la lancer comme une pierre sans demander la permission. Bouche cousue, décousue, recousue par chaque coup de liquide lampé. Disparaître. Devenir fille fantôme. La potion fera effet si elle garde le silence et ses vœux s'exauceront : les roues l'écraseront au bon moment. Elle paie, sort, s'installe au milieu de la rue sur ses jambes désordonnées, et attend.

Elle craque : me jeter dans la rue au moment où une voiture passe.

Encore une fois, elle se donne en spectacle. Elle s'étale de tout son long sur la rue, mouillée et froide, devant les yeux impuissants des autres. L'idée de la mort rafraichît mieux sa peau qu'un courant d'air. La petite pense à sa mère qui ne l'a jamais aimée comme une fille de son sang. Très jeune, elle a bu les mauvaises fioles, les potions conçues pour désapprendre l'amour. À force d'en boire trop, elle ressemble à la vaisselle des petites occasions, celle qu'on échappe souvent et à laquelle il manque quelques morceaux. S'oublier sans le savoir et sans le sentir, perdre des morceaux importants, poussières de fée pas clochette, de fée rien du tout. La petite ne s'abîmera pas comme elle, jamais. Encore une fois, elle se perd dans la slush imbuvable. Son thorax compressé dégueule, se vide. L'écrasement ramène à la réalité — les os craquent en tintamarre — et replace les sourcils froncés d'une colère fragile, quotidienne.

Elle demande : comment savoir si je suis assez ?

Cette fois-ci, devant le blanc miroir de ses yeux vitreux, elle demande comment faire pour être aussi rayonnante qu'un feu de forêt. Sa peau ne scintille plus assez. Elle se regarde de tous les bords, de tous les côtés, s'analyse avec des pincettes en se demandant si l'image qu'elle dénude avec inquiétude ressemble à hier. Quelque chose a changé. Un manque. La petite se gifle un bon coup. Comment laisser une assez grande trace d'explosion ? Comment dégonfler ses yeux engourdis d'eau et de sel, ses yeux gorgés d'une rivière débordante ?

Elle s'effrite : je m'accumule en poussière.

Sur ses épaules, elle collectionne les tracas en poudre précieuse dans ses fioles, sur sa table de chevet. Difficile d'imaginer comment son crâne se creuse en cratère. Une fois réduits en poussières, ils s'alourdissent. Elle les manipule avec soin et se trouve par plaisir pour s'assurer que ce qui coule dans ses veines ne goûte pas le miel. Que ce n'est pas une légende urbaine qu'on raconte sans y croire vraiment.

Elle éclate : je dois rester au lit une journée de plus.

C'est vers le sol que se déploie le coin de ses lèvres roses et gercées. Souvent, sa mère lui dit qu'il faut qu'elle y travaille, que sa grimace doit pointer vers le ciel ou l'horizon au moins. Les poupées moulées et coulées dans la masse la dissimulent déjà, de toute façon. Elle se porte disparue malgré elle, de copie en copie elle s'engouffre, pleure à l'idée de ressembler à tout le monde, de ne pas être la seule et l'unique. La petite souhaite à tout prix sourire à l'envers. Avec le temps, ses yeux seront plus lourds encore que sa bouche à force de se faire écraser. Et son visage tirera des clous très jeune, le plus tôt sera le mieux.

Elle gît : me lever est impossible, je vais rester encore un peu.

Le lit embaume son corps en inertie. Elle se repose une fois de plus pour soulager sa colonne ankylosée, courbée par ses ennuis. Étalée, gisante géante, elle a le cœur calme, dans la chambre rétrécie, sur son matelas craquant des questions qui la pénètrent toujours trop. Son épiderme en boule la réchauffe sous les couvertures épaisses et nauséabondes. Les genoux dans les bras, le souffle réconfortant, les yeux fermés. Y rester pour toujours. Elle sera mère par elle-même, au contact des textiles envoûtants de solitude, par l'espace qui donne la permission à l'enfantement sincère des pensées baveuses, savantes de rien d'autre qu'un corps laissé là, étendu chaque soir cérémonieusement. Dormir pour regarder les constellations qui se forment dans le croisement fibreux des draps fertiles.

Elle sait : je ne dois jamais me réduire à l'état de poupée.

Son gosier n'en peut plus d'avaler les regards insistants. Elle se gave des autres qui s'imposent sur son chemin et entrent dans son ventre vide. Sa gorge est envenimée et violente. Ceux qui grattent la peau des autres jusqu'à l'os sont des trappeurs passionnés. Elle se tient haute, agrandie. Tant qu'elle sera chiffon, elle crachera. Ouvrir sa gueule et sortir les crocs, tant qu'il le faudra. Elle a cherché plusieurs fois pour voir si la bête courait derrière elle, pour se rendre compte que l'ourse, la grande, s'élevait en elle-même.

RÈGLEMENT DE COMPTES

CÉDRIC TRAHAN

ton idole c'est Lil Pump

mon idole c'est Rubens

Lary Kidd

écrire un poème rap
sans se péter la gueule
ou devoir ramasser
sur le dancefloor
ses dents en or

je barbouillerai avec le marqueur
de ma banlieue permanente
ton chandail
« comme des garçons »

donne-nous deux semaines
on sera plus riche que toi
mon squad fera fortune
six chiffres en scrollant
sur notre feed facebook

tu vois

tu as peut-être une lambo
mais nous on skip
les lumières rouges
sur nos bixis

on débarque chez toi
sans appeler sans cogner
avec la colère
du salaire minimum
dans une maison-manoir de Westmount

les poches pleines
on se pousse avec la moula
et le meilleur kush en ville

et là je suis gelé
comme la balle
qui n'aura pas transpercé
ta tempe

on se partage un spliff
pour cautériser les insomnies
les violences
les disparitions

te voir bronzer sous le soleil
des paradis fiscaux
nous brûlera jusqu'au sang

on habite encore ici
le même quartier chaud
celui qui sent la smoke
et les crissements de pneus les jours
où la police fait une descente

on pull up dans les vins fromages
avec nos bagues et nos chaînes
on incarne le *litt gang*
des sciences humaines

on est plus loud que lil wayne
plus fouki que flaubert
spotify vingt-quatre sur vingt-quatre
même dans les séminaires

signet de poudre
entre les pages
de madame bovary

on se tatoue
juste comme ça
sur le visage
les mots vainqueurs
de catherine dorion



« Je comprends », 21.5 cm x 30 cm, collage, 2019

sténo.

MATHIEU HARNOIS-BLOUIN

dej.

Huit heures moins vingt : clémentine dort. Je me lève pour uriner, reviens au lit. Elle ouvre les yeux. Je l'embrasse. Elle sourit. Je lui caresse le sexe. Elle me fait l'amour : deux tartines, confiture aux cerises de terre. J'enfile mes bottes trouées, descends berri à vélo. J'entre au surplus de l'armée. Au fond du magasin, cent paires de bottes. Je repars avec des grosses mukluk blanches qui montent jusqu'aux genoux (made in canada). Efficacité garantie jusqu'à moins cinquante : tige de polyester haute densité (vulcanisé et hydrofuge), chausson thermal amovible à double paroi (quatre-vingt pour cent de laine vierge avec double renfort de nylon au talon), semelle en filet et semelle de feutre amovible, base de caoutchouc naturel (imperméable, durable et flexible).

dep.

Dix heures et quart, gloria debout derrière le comptoir : bonjour-hi régulier ou jumbo un gros quinze et cinquante s'il-vous-plait, bonjour-hi fine thank you and you six and twenty three please, bonjour-hi un petit lotto-poker-plus ça va faire quatre et vingt-cinq s'il-vous-plaît. L'hostie de routine : moppe-à-trois-heures, caisse-à-quatre-heures, poubelles-en-sortant, mardi-bac-bleu, vendredi-compost, samedi-congé, dimanche-attrape-la-grippe, lundi-rentre-pareil bonjour-hi.

jlej.

Je me plante là. Je suis là, je me plante là, et si je veux, je ne participe pas. Veaux, vaches, cochons : j'aime les femmes, j'aime les animaux, j'aime les hommes, j'aime l'italie, j'aime le rouge, j'aime clémentine.

cinquante-et-un.

Le vieil homme fait son entrée, se fraie un chemin jusqu'à l'arrière de l'autobus : bonjour-hi ladies and gentlemen, déjà perdu ma tuque mes gants mon foulard, l'hiver va être long longtemps. Vous comprenez le français do you understand french are you students tourists, sûrement des touristes. La loi le règlement c'est important : recyclez votre journal, parlez à voix basse, animaux en cage seulement. Quand j'étais jeune des chiens des poules pas de cage pas de problème, les autobus débordaient les autres avec le filage aussi, comment dire le tramway, oui le tramway. Après ça c'était le métro ça y allait dans ce temps-là : l'île ste-hélène le stade les expos alouette. Mesdames messieurs ladies and gentlemen, ça va mal oui ça va mal : la nation est à terre, the nation is on the earth, bernard landry nous a quittés paix à son âme, un homme accessible tu l'appelais pour un rendez-vous tu l'avais, un gars du peuple élevé à st-jacques-de-montcalm.

a.g.

La main droite en l'air, phil ronge son majeur gauche, tape du pied en attendant son tour de parole : à granby au cégep, la grève on l'a faite une journée, c'est bon ça une journée, on se lève tôt, on manifeste, on envoie un message, le message est clair, le gouvernement le sait, les médias le savent, tout le monde le sait. On manifeste, on tape sur nos casseroles, on fait du bruit, juste assez de bruit, pas trop, on crie, on chante, ça va, une journée, c'est fait, la balle est dans leur camp, on retourne à nos moutons. La grève, oui. La rémunération des stages, oui. Le féminisme, oui. La tarte aux pommes, oui. Tout le monde aime la tarte aux pommes, mais il faut bien y réfléchir avant de l'avalier. La grève c'est pareil : la lutte, le féminisme, la ggi, tout ça, on ne parle quand même pas d'une promenade au parc. Il faut bien y réfléchir, oui, parce qu'après il y a l'été, et ça non plus ce n'est pas rien l'été : ma session d'été, mes vacances d'été, mon nombril d'été, mon été à wild wood, mon homard à wild wood. Oui il faudrait considérer tout ça les stages le féminisme wild wood le homard le crabe les huîtres les palourdes les pétoncles, oui les pétoncles.

b.d.b.

Onze heures moins dix : prendre ma retraite, me couler un bain. Trop froid. Le vider. Faire couler l'eau chaude. C'est tiède. Chauffe-eau de cul. Plonger quand même. M'ouvrir une bière, me les geler. Une heure, deux heures, trois heures : les pieds bleus, les mains bleues.

Impressions

STÉPHANIE GUITÉ

J'ai vu tous les types de marbre creusés
formant des trous noirs
qui n'ont rien dit

le monde ne m'avait déjà embrassé
en perspective

Du haut de Pérouse
des montagnes nous entourent
bleues comme ta chemise

Nous nous sommes étendus
sur le tapis aussi âpre qu'une peau
de mouton

près du foyer
nous ne rallumerons pas les braises

Tu m'as parlé de Raphaël et sa madone
de l'éternel féminin
et moi qui t'aime
dans ma robe à pois jaunes

Je voudrais parler en Sybille
révéler une autre chose
que mon bégaiement

Ici les pigeons en disent plus que moi

Je découvre la liberté : ne pas craindre
la traduction
figer le point de fuite

Nous grimpons dans le prochain train
pour avancer à rebours

créer notre royaume d'une borne
à l'autre
Isis sur la colonne du cloître
les sirènes au-dessus

et le marbre toujours froid
qui se défile

Au creux des rues obliques
du soleil de midi
à l'heure folle

je vois blanc lorsque je lève les yeux
espère que mes jambes rompent la paralysie
qui attend mes ordres

la force des *condottieri* qui ont conquis la ville

le cortège rouge
les coquelicots

L'avais-tu déjà rencontrée
la Fortune
sur une route de pierres
sous une suite d'arcades

As-tu peur des chiens errants
moi je n'ai peur de rien
j'ai brisé la bouteille de parfum sur le carrelage

puis j'ai vu toutes les montagnes d'Italie
jusqu'au pied du volcan sicilien

Nous n'en avons gravi aucune

On a pas baisé

MARION TÉTREAU-DE BELLEFEUILLE

Il a plu à siaux toute la journée. Les fleurs, les bibittes et même les arbres étaient en train de se noyer. J'avais le caquet bas, emprisonnée dans mon horaire qui m'empêchait de profiter dûment de la pluie. Le temps était lourd et morne. Tu as été averti de la bassesse de mon caquet. Quand je suis rentrée, ça sentait la bonne soupe. Il faisait chaud et pas humide. Le bruit du maïs que tu éclatais dans la casserole se confondait avec celui des lourdes gouttes se fracassant sur la fenêtre de la cuisine. Pendant un instant, j'ai voulu faire pause et juste vivre ce moment-là. Juste m'imprégner de l'atmosphère chaude et rassurante qui régnait dans l'appart, un peu grâce à toi. Je me suis assise dans le salon, en silence. Sur la table à café, des bols remplis et fumants de soupe, que tu as faite à la va-vite avant que j'arrive, ont répandu leurs arômes. Une inspiration tonki, que tu as dit. Tu y as mis plein de légumes, même des zucchini que tu apprends tranquillement à aimer, des vermicelles de riz et du tofu, le tout baignant dans un bouillon de bœuf en cubes avec du jus de lime. Tu as déposé ma cuillère préférée dans un des bols. J'ai attendu patiemment que tu viennes me rejoindre au salon, sans toucher à une goutte de soupe avant que tu aies pris place à mes côtés sur le sofa un peu mou.

J'attends toujours que tout le monde soit à table pour manger. C'est comme ça qu'on m'a élevée. C'est un signe de politesse. Ou plutôt un vestige des rituels chrétiens de l'époque de mes grands-parents (du moins de leur enfance). On devait sûrement attendre toute la maisonnée pour faire la prière avant de manger. C'est l'hypothèse que je m'étais faite. Par contre, j'ai jamais vraiment eu le cœur – ou plutôt l'intérêt – d'aller vérifier pour en être certaine. De toute façon, je faisais confiance à mon instinct d'historienne. Des fois, pour narguer mon père, je mettais mes deux coudes sur la table et adoptait une attitude de cochonne-bâtarde. Ça le fâchait ben gros, mon père, quand je mettais mes coudes sur la table. C'est pas de sa faute, il a été élevé comme ça. Ça fâchait ben gros mon grand-père, aussi. Un jour, j'ai appris la signification de ce décorum un peu bizarre : le coude-pas-coude sur la table. Apparemment que la « tradition » de seulement accoter ses avant-bras venait de la classe ouvrière, pauvre, de la petite misère. Ces personnes se plaçaient comme ça pour pouvoir protéger leurs bols de bouffe à l'abri des voleurs, les mains plus proches de leurs biens. Les aristocrates et les bourgeois, eux, pouvaient s'accouder allègrement sur la table, parce que le manger, c'était pas une affaire que les gens riches pensaient à voler. Ça fait qu'en lui racontant ça, à mon père, je lui avais cloué le bec ! J'étais ben fière de

ma shot. Et maintenant, moi aussi, je pouvais m'accouder allègrement sur la table : « Faut sortir de notre décorum de p'tit peup', P'pa ! »

Je t'attendais, donc, pour commencer à manger. Tu es arrivé avec l'immense bol de pop-corn, rempli à craquer, une poignée déjà dans bouche. Tu l'as doucement déposé sur mes cuisses, pour que je me prépare à ce que ce soit chaud, mais aussi pour t'assurer que je comprenne que c'était ta manière un peu pic-pic de me réchauffer le dedans itou. Machinalement, tu as ouvert la télé, secoué la souris sans-fil – un luxe qu'on s'est offert usagé – pour la réveiller de son coma « en veille » et tu as fait play sur l'épisode de la série américaine qu'on écoutait à ce moment-là, que tu avais téléchargé illégalement. Le silence de l'appart a disparu sous la musique de l'émission. Les chats se sont attroupés à nos pieds, sur le tapis. Et nous, on s'est lovés confortablement dans nos habitudes.

On a mangé. La soupe était bonne et le pop-corn bien poppé. Tu as fumé un petit joint en fouettant l'air de ta main pour que je reçoive pas trop de boucane. On s'est brossés les dents par intermittence et on est allés se coucher. On a pas baisé. On s'est pris en cuillère, comme on se prend à toutes les nuits. Tu as tassé mes

cheveux et nos souffles se sont accordés. Je me souviens pas c'était quel jour.

let's break out of this town

SOPHIE MATHIEU

les pieds sur le tableau de bord
une poignée de cheveux dans la craque
de la fenêtre it's a long hot summer
san pellegrino au citron
les clignotants ne fonctionnent plus
depuis que le kraft dinner a brûlé

tu as perdu la crème solaire
dans le stationnement tu pleures mais
les oiseaux continuent de s'envoler

je compte les jours de beau temps
le cannibalisme ne me terrifie pas
les fourmis finissent toujours
par se transformer en poussières

on défait la tente
je vomis le souper
le sac de chips la bouteille de rouge
crazy fights crazy shits

je savais déjà la noyade
dans un vieux pédalo on dérive
comme les histoires mêlées au ressac

j'ai fait mes valises
arrive l'automne
si on s'égare on ira
chasser les vieux kleenex
les fourchettes dans tes yeux
vont éteindre mes mensonges

Fragments du divan rouge

CARL-KEVEN KORB

*Je ne suis pas bien du tout assis sur cette chaise
Et mon pire malaise est un fauteuil où l'on reste
Immanquablement je m'endors et j'y meurs.*

Hector Saint-Denys Garneau,
Regards et jeux dans l'espace

*

brunante d'août couché sous la lampe les mots les
mots toute une vidange de mots éparpillés sur le
plancher à travers les cendres et les bouteilles mais le
réconfort dans le bruit de vagues des chars en bas qui
fendent le souvenir de l'averse et la rumeur du
théâtre des enfants de ruelle occupés à singer tour à
tour l'émerveillement et l'autorité on joue c'est
sérieux c'est pourtant eux qui ont raison il y a toute
une ville qui n'attendra pas regarder le ciel c'est bien
mais les étoiles n'ont pas de réponses ce sont des
corps plasmatiques qui rayonnent leur propre lumière
par réactions de fusion nucléaire tes problèmes réels
comme imaginaires elles s'en câlicent et il te faudra
trouver toi-même comment finir par finir par sortir
de là

*

marcher l'autre ville en pensant à Sylvia Plath une tornade dans la tête et le cœur en enthousiasme en avidité en déception et la jalousie blessé par tout ce qui advient jusqu'en haut de la côte paver la Racine avec des listes de tâches et de reproches un fil tendu au-dessus la tête un autre qui tire droit devant parti occupé travailleur sportif citoyen sûr de soi sans la connaître donner à voir une direction mais à l'intérieur sursauter devant son ombre et ne plus finir de perdre le souffle empêtré dans les câbles de halage qui s'accrochent à tous les gestes cassent les fils entravent la gorge et ramènent inéluctables au divan rouge

*

avant que les murs ne fondent sur mon corps j'ai cru entendre soufflée de toutes parts emplissant l'air d'une rafale sa voix qui déclamait ces mots comme elle les aurait lancés aux gradins d'un théâtre Il a tant parlé que sa voix m'a pris tout ce que je pouvais il a parlé parlé interminable insupportable sa voix a ravi la lumière aux lampes et la couleur aux visages et les traits à la mémoire j'ai haï sa maudite voix qui n'en finissait plus de se raconter comme on piège un sentier d'hiver avec des trappes et des collets je n'arrivais plus à entendre la rivière ni la rue ni les

arbres il n'y avait plus que le son de lui posé au centre d'un grand noir rempli de fables et d'édits poissés de morale qui disaient Mais quoi mais comment oses-tu ma pauvre c'est folie tu as tort et tout est de ta faute toujours de ta faute

*

midi de juillet par la porte toujours ouverte à travers les feuilles sa silhouette sur le balcon adossée aux briques sa cuisse nue prend tout le regard elle ne lit pas le livre posé à plat sous sa main elle m'a vu la regarder je crois qu'elle se demande comment crisse elle a pu accepter ce vacarme ce manoir hanté en forme de maison pastel comment elle a pu aller se laisser toucher à en pleurer par un rêve qui n'avait rien à voir hier elle murmurait beau garçon jouant dans mes cheveux en fronçant les sourcils comme devant un paquet de hiéroglyphes ou un extraterrestre ou une tablette de hiéroglyphes extraterrestres c'est peut-être à cet instant qu'elle a découvert sans surprise qu'il ne restait plus qu'à joindre les pas à la pensée

*

il y a un bar à toutes les sorties du labyrinthe on me demande de partir mais je ne trouve pas la porte il

faudrait en creuser une nouvelle dans le mur du fond à côté du stage allez-vous me sacrer patience avec vos shots je suis venu me mirer le désastre au fond d'une pinte pas m'envoyer des coups de masse derrière la tête qu'est-ce que je fais là partout où je me ramasse le divan change de forme de couleur regarde les lattes qui tangent on dirait le pont d'un navire qui fonce à quarante nœuds droit dans le port bravo bien trouvé garçon belle figure à ce rythme-là on arrivera bientôt au cerf de la vie au chêne de la sagesse et à la tempête du renouveau en un autre éveil sur des hématomes inexplicables dans des draps indignes la gueule remplie de fleurs séchées et la tête pleine de clous

*

minuit de juin par la fenêtre sans rideau la mémoire vacille les histoires échappées en collections de billes dépareillées fuient dans les rigoles on a gaspillé notre méfiance je faisais comment avant ce n'est peut-être pas la bonne question dans le halo des lampadaires que laissent filtrer les branches ce n'est sûrement pas la bonne question les ombres étalées dans le sable l'herbe le sentier le matelas le quai le pavé le parquet tous les sols qu'on a foulés ondoient dans le salon et ma silhouette qui tranche je n'ai plus de bras ni de visage ça va trop loin réveille-toi tu dérailles muscles tendus essayer de rester parfaitement immobile et se

dire Garçon, c'est de ça que t'as l'air, c'est sûr, tu n'es plus qu'un contour

*

revenir de faire l'épicerie assez de Pabst et de cannage de pauvre pour la semaine écrasé dans la caverne perchée au royaume des livres en poussière relire Anne Hébert qui relit Beckett qui déclame Oh ! Le beau jour que ça va être ! Salut, sainte lumière ! Oh ! Le beau jour que ça aura été ! j'ai passé l'après-midi à bondir de malaise en malaise les cauchemars étaient frais maintenant je me souviens seulement d'avoir eu envie de pleurer parce que j'avais oublié mon sac dans l'autobus scolaire et d'avoir dû fuir un monstre en grim pant une falaise c'est vrai que le jour est beau dans son cadre vitré le regardant on a envie de l'habiter mais tantôt y marchant les arbres les façades les visages tout était distendu crocs dehors traçant dans la foule je n'aurais pas été surpris qu'on me crache dessus mais évidemment ça n'est pas arrivé c'est dans ma tête toujours dans ma tête

*

vissé au décor prendre le temps de bien reconstruire les arcs à mesure de hanter tout ce qui vient avec des contes d'adolescents ensablés retranchant ce qui est encore possible en silences cannibales répétant les

répliques de la légende qu'il faudrait déclamer aux autres le temps de ressusciter par samedi de vent l'air de rien l'air de rire en accord avec ce qu'on attend des miroirs Salut ça va on va-tu boire des bières au parc sur la terrasse en grim pant le Mont-Royal entre deux games de badminton après le yoga en équilibre sur ta slackline tendue au-dessus de nos couples universitaires pis de nos diplômés heureux Oui ça va toi performs-tu bien et dignement dans toutes les sphères de l'existence Ah moi écoute ça va ça va ça va pas être possible

*

crépuscule de mai à l'heure du trafic piétonnier la fourmilière se redistribue dans ses cases depuis les portes de Joliette chainsmoke sur le balcon perdu dans ma fumée un son soudain se dégage qui était déjà là pourtant depuis quand un choc métal contre métal en cadence un voisin peut-être je ne l'avais jamais remarqué inconnu hurle aux passants en fessant dans le mat du lampadaire à coups de batte de baseball j'ai presque le temps de tirer toute ma clope avant d'intégrer ce qui se passe on assiste en communauté sans rien faire à un homme qui perd la tête il crie répète C'EST ÇA HEIN TU T'EN CRISSES TABARNAC VOUS VOUS EN CRISSEZ TOUTES MES TABARNACS et on trace bas en silence et on change de trottoir et je fume sur mon balcon et le cœur me

martèle le thorax et je rougis dans le noir parce que je ne le trouve pas aussi fou que je le devrais il me semble que ce pourrait être moi il faut que j'agisse avant que ça le devienne la police mettra une heure à débarquer en catastrophe bloquant rues et ruelles il s'est laissé arrêter en pleurant pas de mention de l'évènement nulle part il disait un peu vrai quand même on s'en câlice pas mal de lui mais ça sera jamais une raison

*

aurore d'avril se lever tôt et décider que la journée en sera une de grand geste, se doucher sur-le-champ puis sortir arpenter les ruelles avec les chats, en attendant qu'ouvre la quincaillerie, et devant les pots choisir assez de bleu outremer pour repeindre tout le salon et le couloir et la cuisine, par-dessus les cadres et les photos, puis laver les balcons et les fenêtres à grande eau pleine d'ammoniac au citron, sous le soleil vert qui chauffe les briques et les faces et les rêves du pays d'Hochelaga, en se répétant Heille, on en a soupé de ta vieille tête de méduse pognée dans vase, calme-toi le Saint-Denys Garneau, les poètes maudits c'est juste des hosties de tout croches qui bouffent le sang de leur entourage, tes jours en loques, garçon, il est temps d'en revenir

*

aujourd'hui j'ai ouvert tout ce qui pouvait s'ouvrir, et pendant que la brise soufflait les vapeurs chimiques hors des couloirs et des chambres, assis sur le balcon dans les arbres, la lettre que tu n'as pas laissée, j'ai décidé d'en imaginer une version, et de la lire, vraiment la lire, comme j'aurais dû lire tes gestes, ce qu'ils disaient et que je refusais de voir, lorsque tu osais encore confier tes inquiétudes et tes espoirs, ça va comme suit :

*Te souviens-tu de la pierre de nuit
dans le parc des guerres oubliées
après la course le muret nos corps
affamés dans l'herbe près de la berge
essoufflés cachés de quoi
dans nos bras comme des rivières
il faut que tu comprennes
je ne peux plus ne brise rien
sois doux avec les souvenirs
rappelle-toi la bienveillance
ne t'enlise pas avance ose
comme je t'ai connu
aussi longtemps que s'allument les lampes
ton chemin vaut la peine
même s'il ne me concerne plus.*

râpeux

DAVID FIORE LAROCHE

accident

hors d'haleine
massant mollasson à mes mains
la bile gagne nos langues
comme mes tâtonnements gerbent
en strophes ruisselantes

rampant sur les cernes des draps
notre pâte matinale se cure
sous tes cambrements rigides

humeur

janvier par les fenêtres
intervalle de mucus
ou comment se tenir au terrier
décharges moites en poèmes
pour ensevelir mon corps
à l'ensellement des heures

culottes lavis marron
mort latente et rouille chair
l'index collant découvert

sputnik

étouffé par les massifs hurlants
le visage couvert de suc
je suis un chien chauve qui se soule à tes jus

rideaux de viande capiteux
relents que j'halène aux meilleurs jours
un morceau oblong
gravite dans ta fourrure

recherche

mots pour briser mes pénétrations inutiles
d'homme à bouche béante
tétons frisés
pouces croches
curieux malade
ne gagnant jamais rien

sans valeur marchande
je me pose en amorce
la pissette crachant gloire

spasmes

pantalon aux genoux
je doigte un corps familier
à la brèche de l'indicible

ahans sonores
débordement des viscères
le texte éjacule
sur l'immensité

instant

muse ahurie
je fléchis à l'exhalaison de ta vulve
tes cuisses humides
frôlent mon gras qui tranche

gonflant tout entier
sous tes plaintes languissantes
je pense à la fébrilité
de mon compte épargne

side-poèmes

CHARLOTTE GAGNÉ-DUMAIS

<je> mar. 5 févr. 2019 à 11:00 (il y a 3 jours)

À <tu>

Very profesh

Le mar. 5 févr. 2019 10:59, <tu> a écrit :

Bonjour <ash>,

J'espère que vous allez bien. Malheureusement, nous avons un empêchement et ne pourrions être présents demain en matinée tel que prévu. Toutefois, nous viendrons assurément ce jeudi en matinée. À tout hasard, est-ce possible de rester en salle d'archives jeudi après-midi également ? Nous ne modifierons plus nos horaires. Il s'agit d'une exception et nous sommes profondément désolés de ce changement de dernière minute.

Dans tous les cas, les archives que nous désirons consulter jeudi (en matinée au moins) sont les suivantes :

M2014.128.732

M2014.128.761



M2014.128.727

M2014.128.727.1

M2014.128.709.35

M2014.128.709.36

M2014.128.709.37

M2014.128.709.38

Merci énormément pour votre collaboration !

Cordialement,

<tu>

<je> mar. 5 févr. 2019 à 12:52 (il y a 3 jours)

À <tu>

ton flegmatisme me fait 4ever rire

tout en me rappelant de laisser flyer haut

mon zen

juste du positif



Le mar. 5 févr. 2019 à 12:49, <tu> a écrit :

Ok parfait, on en discute demain.

Tes courriels sont parfaits : pardonne les miens, je te rappelle que « je suis un être flegmatique » ;).

<tu>

Le mar. 5 févr. 2019 à 12:47, <je> a écrit :
allô

l'intérêt oui
le temps je sais pas
le cash pas loin d'être nécessaire

la discussion là-dessus demain oui

des beignes
des beignes oui

ps : toutes mes excuses pour mes réponses
courriel qui matchent pas du tout au ton pro-
fessionnel et adéquat que tu emploies.
J'arrive pas à faire autrement.



Le mar. 5 févr. 2019 à 12:20, <tu>a écrit :

Allô <je> !

<lamadame> est à la recherche d'un.e chercheur.e. pour réaliser une traduction (de l'anglais vers le français) d'un entretien qui sera publié dans le prochain livre. Il faut traduire et « construire/mettre en forme » l'entretien. Je crois qu'elle aurait potentiellement des transcriptions à faire aussi. Est-ce que c'est quelque chose qui t'intéresserait ? On s'en reparle demain matin si tu veux !

<tu>

<je> mar. 5 févr. 2019 à 10:31 (il y a 4 heures)

À <tu>

skip <là> demain

tâte <ash> voir si on peut y aller en aprem

jeudi

OU

on se tape juste <là> jeudi matin

jeudi aprem en freestyle avant le collectif.

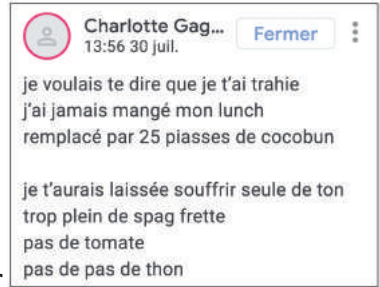
dans tous les cas, skip <là> demain

j'ai besoin d'un side soutien pour pas pitcher

mes convictions su'l top de la conversation

avec pauvre <autrice> qui n'a rien demandé
en même temps

fais pas ça pour moi, fais ça pour la culture.



Le mar. 5 févr. 2019 à 10:20, <tu> a écrit :

Bonjour vous deux,

Malheureusement, <j'y aime> ne répond pas à mon courriel concernant le <là> et la rencontre du <bureau>. La dernière fois, il semblait dire que ce serait pertinent d'aller au <bureau> pour qu'il y ait davantage de public...

Bref bref bref, moi je vais aller à la rencontre demain matin et je serai au <là> jeudi en matinée et en après-midi. <bicep>, préfères-tu aller au <là> demain matin ? Ou assister à la rencontre ? Comme le travail avance bien, je ne crois pas que ce soit mortel de ne pas y aller, mais la décision reste assez subjective en ce moment sans feedback de <j'y aime>.

Fais-moi signe rapidement, je dois écrire à <ash> concernant les ouvrages que nous désirons consulter demain/jeudi.

Merci ! Et n'hésitez pas à me donner votre opinion sur la situation... !

<tu>

<je> vend. 8 févr. 2019 à 14:51 (il y a 4 heures)

À <tu>

les dates sont notées
réservées

on y verra le blanc de mes yeux pour signer
l'impatience des paroles croisées

d'ici-là j'aimerais

siouplait

le M2014.128.761

et une autre virée illégale avec <Kent>

 **Charlotte GD**
04:55 1 août Fermer 

celui-là je l'ai travaillé un peu pareil ça paraît

Le ven. 8 févr. 2019 10:24, <tu> a écrit :

Bonjour vous deux !

<j'y aime> et <air> ont modifié les dates de nos prochaines rencontres en groupe : le bilan n'aura pas lieu le <ancienne date> tel que prévu.

Nous présenterons le bilan de nos recherches au <là> le <date récemment prévue>. Aussi, une nouvelle réunion s'est ajoutée au calendrier, soit le <date non prévue>. Il s'agira d'une séance de brainstorming avec <air> et son équipe afin d'envisager le passage de la recherche en archives vers le contenu livresque.

N'oubliez pas de me mentionner les archives que vous voulez consulter pour la prochaine séance de travail au <là> (<date et date>). Je dois écrire à <ash> pour lui fournir la liste au plus tard ce lundi.

Finalement, j'ai débuté le compte rendu de la dernière séance. Il se trouve, bien sûr, sur le Drive. À vous d'aller ajouter votre part de contenu ! J'ai vu que <bicep> (sous l'avatar pingouin anonyme) avait débuté !

Bon week-end à vous deux !

<tu>



<je> vend. 8 févr. 2019 à 13:36 (il y a 5 heures)

À <tu>

je vendredi busy

tu vendredi cozy

on vendredira une autre fois

Le ven. 8 févr. 2019 13h16, <tu> a écrit :
Hey, je suis désolée, je sais que c'est moi qui
l'avais proposé, mais je vais prendre ça tran-
quille ce soir. J'ai du boulot à rattraper, pis
j'ai comme envie de rester cozy à la maison!
Mais on se reprend pour une soirée cinéma
en crime puff ! J'espère que ta grosse
journée se passe bien!_



Charlotte GD
14:05 30 juil.

[Fermer](#) 

cream puff
parler français comme du monde



Charlotte Gag...
04:52 2 août

[Fermer](#) 

assumer de pas assumer être déçue
quand même les dix heures de la veille
scotchée à ta hanche
à tes éclats
avec l'impression de me crisser
le fond de cœur
sur le banc du bus
trop vite

<tu> me diras si j'ai droit au frein
ou s'il faut que je débarque au prochain
arrêt
les deux cas
un break

<je> vend. 8 févr. 2019 à 20:33 (live up)

À <tu>

Nos courriels pour me faire croire que j'assume pas

tu sais pas tous ces plans changés pour
étirer notre improvisé dans
l'espoir que quand tu me
frôleras la main je le
sentirai encore jusque dins
genoux

j'ai 14 ans giggles sous les bureaux
les tounes qui me font le
même effet que tes grands
yeux

parler trop fort dans l'autobus à force de
retenir mes déclarations en bas de mes
amygdales

et le cœur qui brise pareil pareil
douleur froide et familière
qu'elle retourne gâcher mon secondaire 3





« Puis, à moi; un silence », 24 cm x 17.5 cm, collage, 2019

la liste de mes jupes

ÉVELYNE MÉNARD

ils ont raison j'oublie
une main dans le micro-ondes
couvert de saletés
le doute tente
d'effacer les taches de sriracha
et mes derniers poèmes

je me couche dans la cuisine
loin du lit
un petit espace où dormir
sur un tas de feuilles
froissées au lieu des draps
ils ont raison j'ai mal

quand le papier coupe
ma circulation
la ligne mince entre mes omoplastes
*le dos d'une fille qui avoue
préférer mourir à contre-jour*

ma tasse à café
en morceaux j'ai compris
mon trouble sanguin
la misère à cicatriser

je repère les lampes
qui dévisagent le moins
mes vergetures
mes manies de pencher

les insultes s'empilent elles-mêmes
sur le reste de la vaisselle

une fourchette dans le cou à la fois

le balcon craque et ses chaises
détestent mon poids
je jette dans un cendrier
la petite voix qui condamne
mes façons de marcher
de répondre j'arrête
la bataille contre les fourmis
qui traînent leur poids
je porte sur mon dos
les règles
au secondaire c'était dix centimètres
au-dessus du genou

faire croire qu'elle sait se tenir
malgré la bouteille vide
je regarde en bas
les clous en désordre
dans la poubelle

elle se retient d'expliquer
son besoin de verrous
je ferme la porte
me demande si les murs
ont aussi des acouphènes

à chaque crise de panique
je pense me glisser
dans le second tiroir du four

et pris sous sa vitre
mes yeux
que personne ne sait verts
que personne n'écarte

elle aimerait faire semblant
que le bain est débouché
que les mites sont des papillons de nuit

mais l'eau coule malgré mes cuisses
éteintes quand je m'endors tout habillée

je refuse parfois
de payer le taxi
sa facture barrée d'un bonne journée
même s'il est quatre heures du matin

les minutes dégoulinent
trouées par mes allers-retours
de la salle de bains à la chambre
je cherche mes pas
ma peau
un parcours à obstacles

je me rappelle
m'effondrer dans le couloir de l'école
manquer le cours de français
du tape sur la bouche
pour me punir d'avoir perdu
au concours d'épellation

j'espérais gagner le cinq dollars le pari
du gars sur moi le pari de mon corps
emprisonné dans sa jupe
je me souviens
que le bleu marine me donnait le mal de mer

la nuit je ne dors pas
sur le ventre
ma flore intestinale défait les plantes
que j'arrose mal

mes armoires repeintes en jaune
pour me convaincre
du soleil et de ses coupures
parce que je ne crois pas
à sa rondeur *elle prend trop de place*
je l'enterre
dans mon plant de menthe

elle ne sait pas rougir
sans un mojitos à la main

mes artères font des squats
quand je découpe mes cheveux
avec une pelle

j'arrache les gales sur mes genoux
une autre épreuve
pour goûter aux articulations
les jupes continuent à serrer
mes hanches
que la brosse démêle le soir

j'ajoute un deuxième élastique
à la taille qui ne comprend pas
mes envies de m'oublier
jusqu'à retomber dans le couloir

mes petits cadavres enfouis
dans le panier à linges

je perds mes clés
quand le taxi me laisse
encore à six coins de rues
de mon appartement

tester la limite
de mes jambes
qui se fabriquent des mollets
sur mesure je gueule
la liste de mes jupes
passées de blanches à rouges
les coups de soleil
le balcon et son toit qui fuit

*après minuit elle tremble
quand on lui demande un lighter*
je brûle mes ongles on m'a dit
mes hésitations trop pointues

je souhaite revenir
à reculons sur les soirs
perdus à hésiter
à frapper l'îlot de cuisine

et j'appuie sur time
sans savoir ma tête
était à l'intérieur



[P]

Revue littéraire

lepied.littfra.com



L'impression de ce document est imprimée sur un papier certifié Éco-Logo, blanchi sans chlore, contenant 100 % de fibres recyclées post-consumation, sans acide et fabriqué à partir de boues récupérées.
Cette revue a été mise en page avec le logiciel Libre Scribus, version 1.4.6.